



Pénibilité : l'ADN du BTP

Dr Bertrand BOSSARD
Médecin du Travail – SRAS
bertrand.bossard@srasmt.com

Voilà maintenant trois jours qu'il donne à ma maison son nouvel habit de lumière. Chaque soir, je ne pouvais m'empêcher de contempler sa nouvelle apparence, chaque soir il était toujours l'invisible reparti trop tôt. Le quatrième jour, c'était un vendredi, je suis arrivé plus tôt et il était là, à donner la dernière touche finale, pour la robe extérieure de la chambre d'ami. Je ne pus m'empêcher d'aller le voir, silencieux. Sa vieille radio tâchée de crêpi, qui assise sur le parterre, crachait des bruits de chansons, son attention toute absorbée par la tâche l'avaient empêché de me sentir arriver.

Je l'ai bien regardé cinq minutes et je me suis dit : « quatre jours à passer la taloche, à avancer à petits pas avec, toujours, le même geste infatigable, j'en aurais été incapable ».

Puis je ne sais par quel mystère, il se tourna et m'aperçut. Il posa alors tout son attirail et descendit.

Sa patte lourde, sèche et rugueuse serra ma pauvre main d'homme d'écriture. Puis, un large sourire, qui découvrit ses dents jaunies et usés par le temps, se dessina sur son visage, buriné, carré, tout en épaisseur. « C'est beau, hein ? » me questionna-t-il avec son accent portugais qui avalait les mots de français. Ses yeux verts, enfoncés dans ses orbites profondes, croisent furtivement mon regard. Un peu désarçonné par cette interrogation, ou cette affirmation, je ne lui réponds que quelques mots :

« Oui, c'est fantastique ». Je trouve ma réponse idiote, trop lointaine de mon émerveillement intérieur, trop de retenue...mais peut être fallait-il en rester avec cette simplicité qui émanait de sa personne.

Un silence s'ensuivit, il regardait lui aussi son travail et semblait en être enchanté. Je ne savais toujours pas quoi dire de plus. Alors, au bout de quelques instants, je me retourne vers lui : « Bon, je vous laisse, je pense que vous devez finir cet après-midi ». Je lui serre la main et retourne dans mon intérieur. Je ne le verrai plus. Le patron viendra dans l'après midi inspecter le travail fini. « C'est du beau travail, hein ? ».

Cette histoire, c'était au début de ma prise de fonction de médecin du travail dans le BTP. Mais avec le recul, je pense qu'elle a agi comme une révélation : découvrir ce monde d'hommes, de techniques et de force. Au fil des ans, il s'est révélé

Un monde de la débrouille (qu'aujourd'hui nos penseurs du travail traduisent en processus de créativité ou capacité d'innovation), de l'entraide, des aléas de chantier qui interrogent, de la parole brève et du franc parler, du travail de force du corps né de sa rencontre avec la masse, de la convivialité recherchée face aux efforts pour affronter la dureté des tâches et l'âpreté des climats, du rapport à l'oeuvre et de la fierté qu'elle suscite. Nul besoin de parler de pénibilité, elle était inscrite comme **l'ADN du BTP** : « c'est le métier qui veut ça », phrase qui revient, incessante, pour donner sens à leur labour ; car cet ADN, elle permettait aux hommes de montrer sa bravoure pour y faire face, de mettre en lumière sa force et son habileté, pour lui et pour les autres, d'y trouver une reconnaissance, pour soi, pour les autres. Souvent on en parlait en des termes de « braves », « vaillants ». L'énergie, la force déployée était la façon commune d'exister, d'y trouver une place, d'avoir le regard de l'autre.

La pénibilité avait un sens caché et pluriel que chacun, à sa manière, s'appropriait, consciemment ou non, pour mieux faire face, y trouver une reconnaissance, jusqu'à se sublimer, eux qui ont toujours été rejetés du système scolaire, considérés jusque là comme de purs échecs.

Alors la pénibilité que décide de s'approprier le politique et de le traduire par sa technocratie est-elle celle qui habite les corps et les esprits de ces hommes. La terrible réduction de l'expérience de la pénibilité, expérience complexe où coexis-

tent peine, douleur, espérance, bonheur, qui construisent l'individu, par l'existence de ces règles, de ces comptes d'apothicaire où seul le chiffre règne en maître pythagoricien absolu pondus par les bien pensants n'est-elle pas en train de tuer encore un peu plus la valeur du travail et d'éloigner encore un peu plus les pensants d'en haut avec « la France d'en bas ». La sagesse de Montesquieu semble bien loin. Les écrits d'Edgar Morin sur la rationalité qui tranche tel le glaive dans la chair résonnent toujours plus fort.

Certes la volonté du politique est toujours celle d'une plus grande justice et équité sociale, elle répond toujours au principe moderne de l'économie politique : le bonheur pour « le plus grand nombre ». Mais dans son art aristotélicien de gouverner la cité, le politique n'a-t-il perdu l'essence même de l'art : sa sensibilité aux objets et aux hommes.

L'utopie d'une société sans souffrance n'est-elle le reniement de la vie terrestre même. Ah moins, que nous ne voulions plus de cette vie humaine, que nous ne voulions plus de l'homme tel que nous le voyons aujourd'hui.

De toute façon le peuple du BTP, salarié comme chef d'entreprise, s'adaptera encore et encore, comme les hommes et les femmes qui le composent ont toujours su le faire. Comme M Jourdain, ils ne savent pas qu'ils sont devenus Maîtres dans ce domaine. Mais là, ils devront plus que changer, ils devront muter, aller au plus profond de leur être, de leur ADN.

Mais j'ai confiance en leur imagination sans limite, imagination incrustée dans la concrétude.

Comme ce salarié à qui je posai la question « Qu'est-ce que vous faites quand vous avez mal au dos ? ». Alors avec un grand sourire malicieux, plein de perspicacité, il me répondit : « Je fais un plan cul pour me faire masser le dos ». Eclats de rire.

Le rire est le propre de l'homme aimait à dire le virtuose du piano Glenn Gould. N'oublions pas de jouer.

Rôle du Préventeur ?

Tous les concepts issus des plus hautes sphères intellectuelles des ingénieries de tout poil, méthodes, outils, théories, techniques, posent le problème central de la liberté et de la valeur de la personne qui va être y être confrontés. Quel préventeur n'a pas entendu maintes fois ces répliques de salariés comme de chefs d'entreprise: « ca fait plus de 25 ans que je monte des échafaudages, c'est pas maintenant que vous allez m'apprendre mon métier ». « Mais pour qui vous me prenez ? ».

Lui conseiller bêtement d'utiliser telle technique, en lui présentant des arguments scientifiques ou autres, ou de lui dire qu'il faudrait qu'il aille se former, c'est nier son histoire, ses savoir-faire acquis au fil du temps, son identité, sa façon de voir les choses et j'irais même à dire son humanité.

L'homme refusera toujours qu'il soit considéré comme une vulgaire machine triviale. (Cf Edgar Morin : « Introduction à la complexité »). Car il est simplement beaucoup plus qu'un être, il est la clé de compréhension de l'univers.

Alors pour nous préventeurs, que faire face à ce dilemme ?

Avons-nous encore le temps et la volonté de découvrir cette vérité. D'autres chemins plus faciles et dociles se présentent : «la servitude volontaire » de la Boétie en est un parmi d'autres. Le travail dans ce cas ne sera plus cette activité qui permet aux hommes d'accomplir une partie de leur humanisation. Il ne sera qu'un gagne-pain, où la conscience y sera absente, où le cerveau n'y sera qu'en mode « routine » ; l'essentiel sera ailleurs. Ce que peut être déjà nous voyons sous nos yeux avec les jeunes travailleurs et la société de loisirs qui s'annonce.

Est-ce un mal ou un bien ? Ni l'un, ni l'autre : un monde s'en va, un autre arrive, incertain, aléatoire, dans un constant déséquilibre perpétuellement rattrapé.